





150 en cette humilité, il en aurait quelquefois<sup>22</sup> pitié. Ainsi s'en alla Bernage faire sa charge. Et quand il fut retourné devant le Roi son maître, lui fit tout au long le conte que le prince trouva tel comme il disait ; et, en autres choses, ayant parlé de la beauté de la dame, envoya son peintre... nommé Jehan de Paris<sup>23</sup>, pour lui rapporter cette dame au vif<sup>24</sup>. Ce qu'il fit après le consentement de son mari, lequel,

155 après longue pénitence, pour le désir qu'il avait d'avoir enfants et pour la pitié qu'il eut de sa femme, qui en si grande humilité recevait cette pénitence, il le repit avec soi, et en eut depuis beaucoup de beaux enfants.

160 — Mes dames, si toutes celles à qui pareil cas est advenu buvaient en tels vaisseaux, j'aurais grand peur que beaucoup de coupes dorées seraient converties en têtes de mort. Dieu nous en veuille garder, car si sa bonté ne nous retient, il n'y a aucun d'entre nous qui ne puisse faire pis ; mais, ayant

165 confiance en lui, il gardera celles qui confessent ne se pouvoir par elles-mêmes garder ; et celles qui se confient en leurs forces sont en grand danger d'être tentées jusques à confesser leur infirmité<sup>25</sup>. Et en est vu plusieurs qui ont trébuché en tel cas, dont l'honneur sauvait celles que l'on estimait les moins vertueuses ; et dit le vieil proverbe : *Ce que Dieu*

170 *garde est bien gardé.*

— Je trouve, dit Parliamente, cette punition autant raisonnable qu'il est possible ; car tout ainsi que l'offense est pire que la mort, aussi est la punition pire que la mort.

175 Dit Ennasuite<sup>26</sup> : « Je ne suis pas de votre opinion, car j'aimerais mieux toute ma vie voir les os de tous mes serviteurs en mon cabinet, que de mourir pour eux, vu qu'il n'y a méfait qui ne se puisse amender ; mais, après la mort, n'y a point d'amendement.

180 — Comment sauriez-vous amender la honte ? dit Longatine<sup>27</sup>, car vous savez que, quelque chose que puisse faire une femme après un tel méfait, ne saurait réparer son honneur.

185 — Je vous prie, dit Ennasuite, dites-moi si la Madeleine n'a pas plus d'honneur entre les hommes maintenant, que sa sœur qui était vierge ?

190 — Entendez. — 2. Mécontentier. — 3. Lui fit fête. — 4. Avec honneur. — 5. Nourture. — 6. Se lui levé les mains. — 7. Par Recipien. — 8. Du feu lide cet emouir-là. — 9. Mirveilleux. — 10. Le plus de la vie. — 11. Ce que se... — 12. Le plus de la vie. — 13. Le point que. — 14. Le plus de la vie. — 15. Pour. — 16. Le point que. — 17. Bondis. — 18. Bien mieux. — 19. Pour. — 20. Avez. — 21. Décédé. — 22. Un jour. — 23. Jean Peréal (mort en 1530), peintre de la Cour écorcheur, architecte, poète ; type de l'artiste humaniste au début du XVI<sup>e</sup>. — 24. Dignés nature, en donnant l'illusion de la nature vivante. — 25. Fablesse. — 26. Anne de Vivonne, dame d'honneur de Marguerite. — 27. Anne de La Fayette, dame de Longray. Longatine vient de perdre son mari, tué par des brigands au début du récit. — 28. Voultuse. — 29. François de Bourdailles (à la ville, mari d'Anne de Vivonne et père de Biantôme). Simontault est « très affectionné serviteur » de

190 — Je vous confesse, dit Longatine, qu'elle est louée entre nous de la grande amour qu'elle a portée à Jésus-Christ, et de sa grande pénitence ; mais si lui demeure le nom de *Pécheresse*.

195 — Je ne me soucie, dit Ennasuite, quel nom les hommes me donnent, mais que Dieu me pardonne et mon mari aussi. Il n'y a rien pourquoy je voudrais<sup>28</sup> m'enrichir.

200 — Si cette damoiselle aimait son mari comme elle devait, dit Dagoucin, je m'ébahis comme elle ne mourait de deuil, en regardant les os de celui à qui, par son péché, elle avait donné la mort.

205 — Cependant, Dagoucin, dit Simontault<sup>29</sup>, êtes-vous encore à savoir<sup>30</sup> que les femmes n'ont amour ni regret ?

— Je suis encore à le savoir, dit Dagoucin, car je n'ai jamais osé tenter leur amour, de peur d'en trouver moins que j'en désire.

210 — Vous vivez donc de foi et d'espérance, dit Nomerfide<sup>31</sup>, comme le pluvier, du vent ? Vous êtes bien aisé à nourrir ! *Arrière !*

215 — Je me contente, dit-il, de l'amour que je sens en moi et de l'espérance qu'il y a<sup>32</sup> au cœur des dames, mais si je le savais, comme je l'espère, j'aurais si extrême contentement que je ne le saurais porter sans mourir.

— Gardez-vous bien de la peste, dit Geburon<sup>33</sup>, car de cette maladie-là, je vous en assure<sup>34</sup>. Mais je voudrais savoir à qui madame Oisille donnera sa voix.

220 — Je la donne, dit-elle, à Simontault, lequel je sais bien qu'il n'épargnera personne.

— Autant vaut, dit-il, que vous mettiez à sus<sup>35</sup> que je suis un peu médiant ? Si ne lairai-je<sup>36</sup> à vous montrer que ceux que l'on disait médians ont dit

225 vérité. Je crois, mes dames, que vous n'êtes pas si sortes que de croire en toutes les Nouvelles que vous vient conter, quelque apparence qu'elles puissent avoir de sainteté, si la preuve n'y est si grande qu'elle ne puisse être remise en doute.

Marguerite de NAVARRE, *Heptaméron*, Quatrième journée (1559). Orthographe modernisée

*Parliamente, ce qui ne l'empêche pas de critiquer les dames « sans merci » ou bien « est pure hypocrite, ou bien « est manque de charité de leur part (56<sup>e</sup> nouvelle)... — 30. Apprendre de 31. Fraususe de Finaaron. Honorée, la plus jeune de la couraigite, dédaigne le plaisir et la gloire de l'homme, mais 32. Que, cet se comprit, elle (aussi) au cœur des dames. — 33. Le seigneur de Burgis lieutenant général du roi en Guyenne. Se veut concilier, il admet que les femmes « qui ont plus d'amour ont plus de vertu, mais celles qui en ont moins, se veulent fâcher vertueuses, le dissimulent » (40<sup>e</sup> nouvelle). — 34. Vous n'avez rien à craindre de cette maladie-là (le « contentement » de Dagoucin). — 35. Que vous m'irrituez. — 36. Pourtant, je ne manquerai pas de vous montrer...*

Gravure de Bernard Salomon pour *La Coche*, de Marguerite de Navarre. Paris, B.N.

## LECTURE MÉTHODIQUE

## Le récit

1. Faites un plan de la nouvelle proprement dite.
2. Qu'est-ce qui fait l'efficacité de la structure (scène (récit)-explication de la scène (récit dans le récit) ? Quel est le risque encouru par ce type de procédé narratif ? Ce texte y échappe-t-il, à votre avis ?
3. Montrez comment s'effectue la transition entre le récit du gentilhomme et la scène suivante. Cette scène rappelle-t-elle la première ? Que comporte-t-elle de nouveau ?
4. Le personnage de Bernage : qu'est-ce qui rend son avis recevable par le gentilhomme ? S'agit-il, d'autre part, d'un avis purement abstrait ? Quel sens revêt la rencontre de Bernage et de la Dame ?
5. Quelle est la valeur-clé qui réunit les trois personnages ? Que pensez-vous de l'attitude de la Dame ?

## La discussion

1. L'introduction et la conclusion d'Oisille : leur contenu est-il le même ? Peut-on échanger leurs places ?
2. Où commence la discussion ? La conclusion d'Oisille en fait-elle partie ? A-t-elle, cependant, de l'importance pour ce qui suit ?
3. La progression du commentaire. Distinguez-en les phases principales (argumentation, distribution des personnages). Comment passe-t-on d'une phase à l'autre ?
4. Quel type de lecture les devisants font-ils de la nouvelle ? S'agit-il d'une exégèse, d'une explication de texte ? Parlent-ils, pour autant, de tout autre chose ? Quel usage font-ils de certains éléments de l'histoire ?

## AU-DELÀ DU TEXTE

## Exposés

1. Reprenez-vous à la *Quatrième Journée* (consacrée aux histoires d'amour à dénouement tragique) du *Décameron*, de Boccace, et notamment à la neuvième nouvelle (histoire du « Cœur mangé »). Voyez-vous une relation entre cet univers et l'histoire de Bernage ? Que deviennent, chez MARGUERITE DE NAVARRE, le tragique et le macabre ?
2. Plus largement, imaginez ce que donnerait cette histoire (dénoûment, signification), traitée par d'autres types de récit, comme :
  - a. le conte merveilleux ;
  - b. le roman médiéval (pensez à la « scène du Graal », cf. p. 101) ;
  - c. le conte ou la nouvelle fantastique de l'époque romantique (pensez à HOFFMANN, à POE, à VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, à BARBEY D'AUREVILLE).

## COMPOSITION FRANÇAISE

Dans un passage fameux de sa *Poétique* (ch. 4), ARISTOTE constate chez l'homme une « tendance à trouver du plaisir aux représentations ». C'est ainsi que « nous avons plaisir à regarder les images les plus soignées des choses dont la vue nous est pénible dans la réalité, par exemple les formes d'animaux ignobles ou de cadavres ». C'est pourquoi la tragédie « en représentant la pitié et la frayeur », provoque chez le spectateur « une évaporation (katharsis) de ce genre d'émotions » (Aristote, *Poétique*, ch. 4 et 6, trad. R. Dupont-Roc et J. Lallot, Seuil).

En vous appuyant sur des exemples d'histoire tragique dans la littérature narrative (roman, nouvelle, conte), mais aussi dans la presse à sensations, vous vous interrogerez sur le plaisir ou l'intérêt que le lecteur peut y trouver.